

ment sous un grand marronnier qui prenait pied dans la cour du presbytère et déversait une partie de ses branches au-dessus de la rue. Or, sur l'une de ces branches,—la plus longue, la plus touffue,—il y avait un nid de pinsons. J'étais seul à le savoir. Je l'avais vu construire. Maintenant, il fallait le deviner. Les feuilles le cachaient. Il y avait des petits, et d'autant plus tentants, qu'ils se haussaient à la becquée, prêts à s'envoler. Je ne pensai sérieusement qu'à cela toute la semaine.

Enfin, le dimanche arriva. La communion eut lieu de grand matin, à la première messe. La chose faite, c'était l'habitude du curé d'emmener communiantes et communiantes déjeuner au presbytère. Pendant qu'on était à table, je sortis dans la cour. Sur un tas de fagots, tout près du marronnier, j'aperçus un petit oiseau qui pépiait, battant des ailes. Je courus après. Il voletait à peine. Je le pris facilement. C'était un jeune pinson. Vite, je le coulai dans ma "falle" (pardon du mot normand!), je veux dire sur ma poitrine, entre la chemise et la peau, et je rentraï, juste comme on sonnait la grand-messe.

* * *

Nous voilà de nouveau en route pour l'église, et bientôt alignés sur deux rangs dans le chœur, chacun un cierge à la main.

Oh! ces cierges! orgueil des parents et dîme du clergé! Il y en avait d'énormes, tournés en spirale, revêtus d'arabesques, cannelés, évidés, dentelés et si lourds que, l'enfant n'y pouvant suffire, besoin était souvent de lui adjoindre une grande personne — généralement pieuse — pour les porter. Ceux-là sont en tête du cortège. Les pauvres viennent en queue, avec d'humbles chandelles de cire, commençant ainsi par l'humiliation leur entrée dans la vie, en attendant le royaume des cieux, où les derniers seront les premiers.

Mais l'église s'était vite remplie. La nef et les bas côtés, les allées et les chapelles, les stalles et les chaises, étaient combles. Le banc des marguilliers paraissait au grand complet. Nous étions

le point de mire de l'assistance. L'office allait son train et, déjà, l'abbé Cahieu, campé devant l'Evangile ouvert sur un petit lutrin au milieu du chœur, venait d'attaquer l'épître. Cet abbé Cahieu, entre parenthèses, avait une façon singulière d'ouvrir la bouche en chantant, arrondissant et retroussant ses lèvres, qu'il avait rouges et enflées à force de jouer de l'ophicléide, et comme façonnées à l'embouchure de son instrument. Nous étions tous debout, admirant sa belle voix, la rondeur irréprochable de sa tonsure, le brillant de ses cheveux longs et gras, rejetés en arrière, — et je commençais aussi à m'inquiéter de mon pinson qui, mal à l'aise, sans doute, dans sa cachette, éprouvait, assez fréquemment, le besoin de changer de posture. Tout à coup, il se mit à crier:

—Tuit tuit!

Mes camarades se retournent, cherchant par terre, à droite, à gauche, en l'air, s'interrogeant du regard. Moi, je n'étais pas le moins étonné. Quelques "Pst! Pst!", partis, toutefois, fort à propos de la stalle élevée où siégeait notre maître d'école, rétablirent l'ordre; et, comme l'abbé Cahieu continuait à psalmodier religieusement son épître, je m'adressai naïvement au bon Dieu, que j'avais reçu le matin avec tant de ferveur, le priant de me pardonner, de ne pas me trahir, d'empêcher mon petit pinson de crier de nouveau; la chose lui serait bien facile: il était si près de lui! "Tuit! tuit! tuit!", furent la réponse de l'oiseau.

Cette fois, il y eut une grande mêlée de cierges, suivie d'une forte pluie de cire sur les habits; plusieurs graves paroissiens murmurèrent; l'abbé Cahieu interrompit sa lecture et tourna la tête de mon côté. La rougeur me gagnait; je me vis perdu, conspué, chassé honteusement de l'église. Alors, doutant de la "présence réelle" et ramenant durement mon bras contre ma poitrine, j'y serrai l'oiseau et l'étouffai.

Deux mois après, je partais pour le collège.

* * *

J'ai pensé bien des fois, depuis, à cette histoire de ma première communion.